

Skopos et autotraduction littéraire : un rapprochement nécessaire

Fabio Regattin

Università degli Studi di Udine. Dipartimento di Lingue e letterature, comunicazione,
formazione e società

I-33100 Udine

fabio.regattin@uniud.it

ORCID : 0000-0003-3000-3360



Résumé

Dans cet article, nous allons nous servir de la théorie du *skopos*, dans la forme développée par Hans J. Vermeer dans Reiss & Vermeer (2013), pour décrire les choix traductifs des autotraducteurs et des autotraductrices littéraires. Premièrement, nous allons rappeler les bases de la théorie ; nous allons ensuite les mettre en relation avec certaines lectures de l'autotraduction littéraire qui semblent éloigner cette pratique de la traduction *stricto sensu*, afin de montrer comment la théorie du *skopos* peut rendre compte à elle seule de ces différences.

Mots-clés : *skopos* ; Hans J. Vermeer ; autotraduction

Abstract. *Skopos and literary self-translation: a necessary reconciliation*

In this article, we will use *skopos* theory, in the form developed by Hans J. Vermeer in Reiss & Vermeer (2013), to describe the translational choices of literary self-translators. We will first summarize the basics of *skopos* theory; we will then relate them to certain literary self-translation readings that seem to distance this practice from instances of “normal” translation, i.e. translation which is not made by the author of the source text. This will finally lead us to show how *skopos* theory can account for these differences on its own.

Keywords: *skopos*; Hans J. Vermeer; self-translation

Résumé

- | | |
|---|--|
| 1. La théorie du <i>skopos</i> entre malentendus et réalité | 3. La théorie du <i>skopos</i> et la traduction par autrui |
| 2. La théorie du <i>skopos</i> et l'autotraduction littéraire | 4. Conclusions
Bibliographie |

Dans plusieurs contributions ayant trait à l'autotraduction littéraire,¹ celle-ci est considérée comme n'étant pas tout à fait de la traduction ; comme une activité douée de spécificités considérables, de règles propres, tant au niveau processus qu'au niveau produit (Parcerisas 2002 ; López López-Gay 2005 ; Mavrodin 2007) ;² de même, l'autotraducteur est vu à son tour comme un traducteur « privilégié » (Tanqueiro 1999).³ Au vu de ces spécificités, les différentes théories (prescriptives) de la traduction devraient se montrer, au moins en partie, inadéquates face à cette activité ; or, il en est une qui semble par contre s'y adapter parfaitement : il s'agit de la théorie du *skopos* (Reiss & Vermeer 2013), avec son insistance sur le but de toute action et — par conséquent — de toute « action translationnelle ». Dans les lignes qui suivent, nous allons premièrement récapituler les principaux éléments de la théorie du *skopos* ; nous allons ensuite les mettre en relation avec certaines lectures de l'autotraduction littéraire, en montrant comment la théorie de Vermeer peut rendre compte à *elle seule* de ses différences par rapport à la traduction littéraire par autrui.

1. La théorie du *skopos* entre malentendus et réalité

Dans ses grandes lignes, l'idée avancée par Hans J. Vermeer dans la première partie de *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie* (2013[1984]) est connue de tout le monde. Cependant, peut-être à cause de la langue de rédaction, elle l'est souvent de seconde main, et de façon assez superficielle ; c'est pourquoi nous nous attarderons à en fournir un résumé à partir de sa formulation originaire,⁴ en essayant de suivre de près l'argumentation proposée par Vermeer (Reiss & Vermeer 2013 : 7-109).

Vermeer approche la traduction du point de vue du traducteur et de la *production* du texte. Il parle à ce propos de *translational action*, qui fait référence indifféremment à l'acte de traduire *et/ou* d'interpréter,⁵ et de *translatum*, à savoir le

1. Une définition canonique de l'autotraduction est celle de Rainier Grutman, selon lequel « [t]he term "selftranslation" can refer both to the act of translating one's own writings into another language and the result of such an undertaking » (2009 : 257). Dans la suite de notre texte, nous traiterons uniquement de l'autotraduction de textes littéraires, la pratique autotraductive dans la communication scientifique posant des problèmes différents (voir Jung 2002) qui ne seront évoqués que très rapidement ici.
2. Voir à cet égard également la liste des termes par lesquels quelques autotraducteurs qualifient leur activité (López López-Gay 2007 : 134-135) : récréation, version très libre, réélaboration, nouvelle projection comme auteur dans une autre langue...
3. En réalité, la position de Tanqueiro, ainsi que de tout le groupe AUTOTRAD qu'elle a créé avec Francesc Parcerisas, est assez nuancée : si d'un côté on insiste sur le caractère *privilegié* de l'auteur qui se traduit, de l'autre on remarque que, avant toute chose, « l'autotraduction *est* traduction » (Groupe AUTOTRAD 2007 : 92 ; mais les références pourraient être multipliées).
4. Nous ferons référence à la traduction anglaise de Christiane Nord, publiée en 2013, et non pas au texte allemand. Toutes les citations renverront donc au texte anglais.
5. Selon lui, tout comme selon Danica Seleskovitch et Marianne Lederer à la même époque (1984), l'opération cognitive sous-jacente serait en effet la même pour les deux pratiques, la différence consistant uniquement dans la possibilité (traduction) ou l'impossibilité (interprétation) de revenir sur son travail et de le corriger.

produit de la *translational action*. C'est par ailleurs au niveau des textes, et non à celui de leurs sous-composants, qu'il faut situer l'action du traducteur : « Translational action always deals with texts, so that smaller units are not of our concern here » (Reiss & Vermeer 2013 : 11), et, plus loin, « The primary unit of translation is the text. Words are only relevant to the translator insofar as they are elements of the text » (*Ibid.* : 28).

Dans la suite de son texte (*Ibid.* : 33-84), Vermeer essaie d'arriver à une définition cohérente de l'activité qui l'intéresse, en faisant avant tout la distinction entre deux grands groupes de théories. Le premier, qui serait aussi le plus courant, verrait la traduction comme un processus de communication en deux phases, grâce auquel un texte en langue-source est reçu par un traducteur qui le transcode en langue-cible et l'envoie à son récepteur (la « boîte noire » du processus de traduction, tel qu'il a lieu dans le cerveau du traducteur, n'est pas prise en considération). Le deuxième consisterait à définir une traduction comme étant une information à propos d'un texte rédigé en une autre langue. Vermeer cite ici plusieurs théoriciens, mais la distinction la plus efficace (et qui récapitule en quelque sorte les deux types de théories) est peut-être celle que proposent Hans-Jürgen Diller et Joachim Kornelius (2012), qui parlent de traduction « primaire » (celle qui essaie d'établir une communication entre un émetteur appartenant à la culture-source et un récepteur appartenant à la culture-cible) et de traduction « secondaire » (laquelle donne, à un récepteur qui appartient à la culture-cible, des renseignements à propos d'une communication s'établissant entre un émetteur et un récepteur qui appartiennent, eux, à la culture-source). Les deux théories sont unifiées par Vermeer à l'aide du concept d'*information* : si tout texte est une « offre d'information », un *translatum* sera une offre d'information, pensée pour une culture-cible, sur une offre d'information (dorénavant OI) émise en une culture-source. Une distinction ultérieure est alors introduite pour différencier les OI qui sont explicitement marquées comme telles (des « commentaires » dans la terminologie de Vermeer : il faut réunir ici toute sorte de paraphrase, résumé, etc. qui porte des marques *textuelles* de son caractère, du genre « L'auteur affirme que... » et semblables) et les OI qui ne portent aucune marque textuelle⁶ de leur caractère. L'action translationnelle concernerait alors seulement les textes qui, *n'étant pas explicitement marqués* comme des OI sur une OI, *imitent* une OI conçue dans une autre langue.

L'action translationnelle est avant tout une action ; or, toute action « aims to achieve a goal and thus to alter the current state of affairs » (Reiss & Vermeer 2013 : 85).⁷ Ceci est vrai pour tout discours et, à fortiori, pour toute traduction :

6. Il faut souligner ce « textuelle », puisque les traductions peuvent être marquées comme telles grâce à des « commentaires » (au sens que nous venons de voir) paratextuels. Ainsi, une mention du type « Traduit par X », ou « Traduction de l'américain », n'étant pas inscrite directement dans le texte, constituerait un « commentaire » et ne ferait pas partie, à proprement parler, de la traduction.
7. Des actions peuvent évidemment être entreprises afin qu'une certaine situation *ne change pas*. Pour ce qui est de notre domaine de recherche, on peut penser à l'interdit de traduction qui frappe certains ouvrages. Là encore, toutefois, nous agissons parce que, à tort ou à raison, nous croyons que, en l'absence de notre action, la situation serait autre et nous voulons infléchir le cours des choses dans une certaine direction.

« Each discourse is more or less clearly directed at a goal (intentional) and, as such, it is an instrument for pursuing intentions » (*Ibid.*) ; c'est pourquoi, en définitive, « A translational action is governed by its purpose » (*Ibid.*). Et, plus loin :

Given that translational action is a specific form of interaction, *it is more important that a particular translational purpose be achieved than that the translation process be carried out in a particular way.* (*Ibid.* : 89 ; nous soulignons)

La fin, en somme, justifierait entièrement les moyens. Mais l'action translationnelle, en tant qu'activité sociale, est en général (surtout dans sa variante écrite, qui nous intéresse ici) le fait de plusieurs agents différents : outre le traducteur, il est possible de penser à des commanditaires, des éditeurs, des rédacteurs et ainsi de suite, chacun poursuivant ses propres buts. Selon Vermeer, cela ne pose pas de problèmes pour la théorie : en effet,

In such cases, the general theory will either permit the translator to agree to a *skopos* set by another person, or replace the translator's own *skopos* by someone else's, which would require applying the *skopos* rule twice. In either case, the *skopos* rule itself is not affected. (*Ibid.* : 91)

En conclusion, un résumé : le cœur du livre est bien ce qui est habituellement associé à la théorie du *skopos*, à savoir le fait que le but, le *skopos* de toute action (traductionnelle) prime sur toute autre considération, et ce n'est qu'à la lumière de ce dernier qu'il est possible d'évaluer un *translatum*. Mais dans le livre il y a davantage que cela : notamment, l'idée de traduction comme activité partagée entre plusieurs agents, chacun doué d'un *skopos* personnel, et la division entre traduction « primaire » et traduction « secondaire ». Bien que cette dernière ne soit pas le fait de Katharina Reiss ou de Hans J. Vermeer, et bien que Vermeer cherche à se débarrasser de cette opposition par le concept d'OI, nous verrons qu'elle reste pertinente dans un discours sur l'autotraduction.

2. La théorie du *skopos* et l'autotraduction littéraire

Pour qu'un rapprochement utile entre autotraduction⁸ et théorie du *skopos* soit envisageable, il faut avant tout appliquer à l'autotraduction le bon sous-domaine de la recherche traductologique. Si cette pratique a été étudiée à partir de différentes approches (descriptives, sociologiques...), celle qui nous intéressera dans la suite de ce texte est surtout l'approche textuelle. C'est en effet par l'analyse comparative des *translata* autotraduits et allotraduits que des différences importantes semblent affleurer, du moins à l'époque contemporaine ; et la théorie du *skopos* permet, croyons-nous, de rendre compte entièrement de ces différences. Une précision : *skopos* et autotraduction ont déjà été mis en relation avant notre article. C'est par exemple ce que fait Patricia López López-Gay, dans l'extrait suivant :

8. Par ce terme, il faudra entendre dorénavant « autotraduction littéraire ».

En tant qu'écrivain de l'original, l'autotraducteur bénéficie du droit de création absolu dans son labeur de traducteur. *Il est logique d'affirmer, en même temps, que l'écrivain-traducteur reste fidèle à sa propre intention.* [...] Si la préservation de cette intention constitue la fin ultime ou *skopos* de la traduction, tous les moyens nécessaires pour l'atteindre sont justifiés. (López López-Gay 2007 : 140-141 ; nous *soulignons*)

Le discours est convaincant, mais l'idée même de *skopos* est ici escamotée en prétendant que l'autotraducteur doit forcément rester « fidèle à sa propre intention ». Dans la mesure où intention et but sont ici synonymes, le but de l'autotraducteur serait donc la préservation du but, dans un raisonnement qui devient circulaire... Par ailleurs l'action translationnelle — c'est là la force de l'idée de Hans J. Vermeer — ne saurait pas être limitée à un seul but. Dans cette théorie toute fin est, en soi, légitime, et il est possible de penser à de nombreux buts qu'un autotraducteur pourrait se donner et qui iraient même radicalement au-delà de la fidélité à ses intentions premières. Comme l'affirme Valeria Sperti, en effet, « Les formes de ce dire de soi peuvent varier [...] au gré des motivations personnelles et des situations sociologiques » (2017 : § 3).

Nous souscrivons totalement, par contre, à la première partie de la citation de López López-Gay : « En tant qu'écrivain de l'original, l'autotraducteur bénéficie du droit de création absolu dans son labeur de traducteur ». C'est de cette affirmation (qui fait aujourd'hui l'unanimité, ou presque)⁹ que découle l'utilité de la théorie du *skopos* pour l'étude de l'autotraduction. En effet, le texte autotraduit peut avoir,¹⁰ avec sa source, des rapports qui ne seraient que difficilement accessibles à une traduction par autrui. Dans une étude récente, Xosé Manuel Dasilva (2016 : 110-112) cite plusieurs auteurs qui, tous, insistent sur ce point :

Un auteur peut naturellement prendre toutes les libertés en se traduisant lui-même, quitte à introduire des modifications majeures au texte original. (Oustinnoff 2001 : 33)

Ciertamente, autotraducirse es y no es traducir: el autor traductor de su propia obra actúa en su segunda redacción con una opcional libertad creativa que no le está permitida al traductor de obra ajena. (Santoyo 2002 : 159)

¿De qué hablamos cuando nos referimos a una autotraducción? ¿Se trata de una traducción, de un nuevo original, de una obra en evolución, de una segunda versión, de una versión definitiva que viene a suplantar la primera...? (Recuenco Peñalver 2011 : 200)

9. Nous sommes conscients que cette (presque) unanimité est connotée tant du point de vue social que du point de vue temporel. L'utilité de la théorie du *skopos* pour l'autotraduction est certainement située, et ne saurait pas nécessairement être appliquée, par exemple, à des cultures où la notion d'auteur est différente de celle qui est courante aujourd'hui en Occident.
10. Pouvoir n'est pas devoir, toutefois : un autotraducteur pourra très bien adopter des stratégies tout à fait en ligne avec celles qu'utilisent ses collègues « privés de préfixe ».

Ce surplus de liberté de l'autotraducteur, cet éloignement des pratiques traductives courantes se manifeste également par d'autres aspects. Valeria Sperti signale par exemple la richesse hétérolingue de nombreux textes autotraduits, dont ceux de Nancy Huston (Sperti 2014 : 75-76) ou de Vassilis Alexakis, « où le narrateur utilise des mots grecs dans la version française et inversement, affichant des mots français dans la version grecque » (2017 : § 39).

Ces écarts semblent être possibles parce que, contrairement à ce qui arrive dans la traduction par autrui, dans l'autotraduction *tous les buts, ou presque, sont concentrés en un seul individu*.¹¹ L'autotraducteur, en effet, n'est pas seulement le point de convergence (« lugar geométrico por excelencia », Grutman 2011 : 70) du contact linguistique ; il est également le point de convergence de l'agentivité nécessaire pour mener à bien une traduction, puisque, sauf exceptions ponctuelles,¹² c'est lui/elle qui initie le processus traductif. Du coup, le *skopos* n'est que le sien, ou presque : nous pouvons certes imaginer l'autotraducteur comme un acteur rationnel, qui veut produire un texte adapté à son public-cible, mais il s'agit là de sa seule véritable contrainte (qu'il/elle partage par ailleurs avec tout auteur). Ainsi, pour l'autotraducteur, le but prime sur toute autre considération.

La pratique qui nous intéresse permet également de réintroduire (pour l'autotraduction, et seulement pour l'autotraduction, croyons-nous) la distinction entre traductions primaires et traductions secondaires. En effet, les autotraducteurs sont aujourd'hui les seuls, même du point de vue légal, en mesure de réaliser les deux types de traduction (puisque'ils peuvent oblitérer le « commentaire » sur l'OI qui doit nécessairement être partie intégrante de toute traduction littéraire faite par autrui).¹³ La distinction entre l'autotraduction « opaque » et l'autotraduction « transparente » (Dasilva 2016) ou encore l'idée de « pacte zéro » introduite par Alessandra Ferraro¹⁴ ne sauraient être appliquées, sauf exceptions ponctuelles, à la traduction littéraire faite par autrui.

Mais le concept de *skopos* peut nous aider également à un autre niveau, celui de la critique de la traduction — une pratique que l'autotraduction rendrait illégitime selon certains auteurs :

11. Il/elle doit évidemment composer avec le *skopos* de l'éditeur, mais le fait à partir d'une position de force dont le « simple » traducteur ne dispose pas. Il est intéressant à cet égard de découvrir le parcours autotraductif et les expérimentations de Nancy Huston au cours de sa carrière d'écrivaine bilingue, avec plusieurs tentatives (parfois réussies) de mélanger ses deux langues d'écriture (voir Sperti 2014 : 73-79).
12. María Recuenco Peñalver signale par exemple le cas de Fray Luis de León, « quien después de componer [...] la *Exposición del Cantar de los Cantares*, recibió orden de sus superiores de traducirla al latín » (2011 : 196).
13. Il s'agit d'une situation qui se prête sans doute à discussion et qui pourrait évoluer dans les années et décennies qui viennent. On peut penser au débat relativement récent sur l'autoplagiat (voir par exemple Wager 2015), qui toutefois touche davantage le domaine des sciences que celui des arts ; du côté littéraire, il est possible d'évoquer aussi les critiques déjà anciennes (1993) qui ont fait suite, au Canada, à l'attribution du Prix du Gouverneur général à *Cantique des plaines* de Nancy Huston, autotraduit de l'anglais (voir Sperti 2014).
14. « Si rien dans l'apparat paratextuel n'indique que le texte est le résultat d'une autotraduction, nous nous trouvons en face de ce qu'on pourrait nommer un pacte zéro » (Ferraro 2016 : 25).

[H]ay que tener en cuenta que, tradicionalmente, la crítica de la traducción se realiza de acuerdo con lo que se ha dado en denominar “pérdidas y ganancias”; ahora bien, esos dos conceptos resultarían inservibles aplicados al estudio de textos autotraducidos. Si consideramos que el autotraductor, en tanto que autor y traductor a la vez, tiene todos los derechos, no se podrá hablar entonces de pérdidas y ganancias como tal, de defectividad de la lengua meta, sino de transformaciones presentes en el texto autotraducido con respecto al original. ¿Es posible, por lo tanto, hablar de errores de autotraducción? (Recuenco Peñalver 2011 : 203)

Recuenco Peñalver reprend ici à son compte les idées de Michaël Oustinoff, selon lequel faire une critique de l'autotraduction reviendrait à « se condamner à corriger la copie de l'élève Nabokov ou de l'élève Beckett » (2001 : 134). Si l'on accepte cette vision des choses,¹⁵ il faudra admettre que lorsqu'il est question d'autotraduction, l'auteur est roi ; mais le concept de *skopos* semble fournir une issue, à la fois nécessaire et suffisante, qui permettrait quand même de faire une critique de sa démarche. Grâce à leur statut, nombreux sont les autotraducteurs qui expliquent, dans des textes de natures différentes, leur pulsion à se traduire.¹⁶ C'est donc par la mise en rapport de ces « confessions » et des autotraductions qu'il sera souvent possible de faire une critique des textes autotraduits : celle-ci ne devra pas forcément se baser sur l'idée de perte et de gain, comme semble le suggérer Recuenco Peñalver, mais sur l'adéquation entre le *skopos* — à savoir les intentions de l'auteur(e), telles qu'il/elle les aura énoncées — et son accomplissement par et dans le texte autotraduit.¹⁷

3. La théorie du *skopos* et la traduction par autrui

Un premier point, croyons-nous, a été établi. La théorie du *skopos* semble bien adaptée pour parler d'autotraduction, puisqu'elle reflète très bien le poids décisionnel des auteurs-traducteurs dans le processus de traduction et qu'elle permet en même temps de faire une critique de leurs produits. Ce qui est peut-être tout aussi intéressant, c'est que la théorie semble bien mieux équipée pour cette tâche que pour parler de la traduction « normale », faite par des traducteurs qui ne sont pas aussi les auteurs du texte-source. Il est possible en effet de soulever au moins

15. De toute évidence, et contrairement à la position avancée par ces deux auteurs, rien n'empêche de faire une critique qui ne tiendrait pas compte du statut autotraductif d'un texte donné ; c'est d'ailleurs par des critiques de ce genre (non nécessairement destructives) que les différences textuelles systématiques entre autotraductions et traductions par autrui ont pu être découvertes.
16. Valeria Sperti a pu parler à ce sujet du « bruissement des autotraducteurs : un corpus composé de textes et paratextes où les écrivains s'étendent sur leurs mobiles et pratiques autotraductives où le désir de contrôle narcissique et la pulsion à se soumettre à l'activité souvent sisyphesque de l'autre langue se rejoignent dans l'exigence d'être reconnus » (2017 : § 12).
17. Ce qui n'a rien de très original, il faut l'admettre : Antoine Berman ne prônait-il pas déjà l'idée d'une critique qui serait une « analyse rigoureuse d'une traduction, de ses traits fondamentaux, *du projet qui lui a donné naissance*, de l'horizon dans lequel elle a surgi, de la position du traducteur » (1995 : 13-14 ; nous soulignons) ?

deux objections majeures à la théorie du *skopos*, et les deux semblent, justement, mal s'appliquer à l'autotraduction.

Une première critique concerne un aspect de la théorie de Vermeer — appelons-le « éthique », faute d'un terme mieux adapté — qui, nous semble-t-il, a été passé sous silence jusqu'à présent : évaluer une traduction uniquement à l'aune de l'accomplissement de son *skopos* escamote la question de la *moralité* de ce dernier. Une action peut très bien avoir un but absolument négatif (sans en arriver forcément à la *Reductio ad Hitlerum*, chaque lecteur pourra penser à une infinité d'actions parfaitement efficaces mais moralement inacceptables). Dans une certaine mesure, c'est un problème qui peut toucher toute traduction : si nous traduisons des *fake news* tout en sachant qu'elles le sont, par exemple, notre *skopos* pourra être pleinement rempli mais cela ne garantira pas l'éthicité de notre démarche. Face à ces aspects, l'autotraduction est neutre : elle est aussi éthique, aussi non-éthique que la traduction par autrui.

Il est par contre un autre cas, où ce reproche adressé à la théorie du *skopos* ne vaut que pour les traductions faites par autrui. Maximiser les ventes d'un texte peut être un *skopos* plus que légitime ; cela peut toutefois conduire à une traduction déformante, qui va à l'encontre des volontés de l'auteur (surtout si celui-ci ne peut plus se plaindre, par exemple parce qu'il est mort...).¹⁸ Ce dernier problème ne se pose pas pour l'autotraducteur, qui peut poursuivre son *skopos* tout en choisissant des stratégies traductives respectueuses de sa propre volonté.

La deuxième critique — que Vermeer prend en considération, mais résout de façon peu convaincante — concerne la multiplication des *skopos* par la multiplication des acteurs qui ont affaire à un texte avant sa publication. Cette multiplication porte nécessairement (et d'autant plus que les *skopos* des différents acteurs sont différents) à une dilution de la responsabilité personnelle face aux choix de traduction : le traducteur n'est qu'un maillon d'une chaîne et, de plus, il est rarement en position d'imposer ses choix aux véritables décideurs (rédacteurs, éditeurs). La position de l'auteur (bien qu'il reste, lui aussi, un maillon de la même chaîne) est beaucoup plus solide, et il/elle aura moins de mal à faire passer son *skopos* comme le plus important.

Dans plusieurs articles portant sur l'autotraduction (et tout particulièrement dans ceux des différents membres du Groupe AUTOTRAD) il est fait mention de situations de ce genre : « [l'autotraduction] est susceptible d'être limitée par des contraintes liées à la commande de traduction », écrit par exemple Patricia López López-Gay (2007 : 141-142). Cela est certainement vrai, croyons-nous, pour tout traducteur, et peut-être *un peu moins vrai* pour les autotraducteurs, qui, eux/elles, jouissent généralement d'une liberté (même contractuelle) plus importante par rapport aux « simples » traducteurs.

18. Mais on peut également penser au cas de la première traduction du roman de Milan Kundera *La Plaisanterie* par Marcel Aymonin, en 1968 (voir Boyer-Weinmann 2009).

4. Conclusions

Dans ces lignes, nous avons essayé de relire l'autotraduction à la lumière du concept de *skopos*. Nous avons vu que, sous plusieurs points de vue, la théorie développée par Hans J. Vermeer semble très bien équipée pour parler d'autotraduction — bien mieux équipée, en fait, pour en parler que pour parler de la traduction « traditionnelle ». D'autres études, portant sur des textes et des contextes réels, pourraient conforter ou réfuter notre lecture. Les études sur l'autotraduction sont de plus en plus développées et, en ce début de XXI^e siècle, les autotraducteurs semblent foisonner : c'est pourquoi, croyons-nous, il ne faudra pas attendre longtemps avant que la théorie du *skopos* soit mise à contribution sur des cas d'étude véritables.

Bibliographie

- BERMAN, Antoine (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris : Gallimard.
- BOYER-WEINMANN, Martine (2009). *Lire Milan Kundera*. Paris : Armand Colin.
- DASILVA, Xosé Manuel (2016). « L'opacité de l'autotraduction entre langues asymétriques ». In : FERRARO, Alessandra ; GRUTMAN, Rainier (dir.). *L'Autotraduction littéraire. Perspectives théoriques*. Paris : Garnier, p. 103-118.
- DILLER, Hans-Jürgen ; KORNELIUS, Joachim (2012 [1978]). *Linguistische Probleme der Übersetzung*. Berlin : De Gruyter.
- FERRARO, Alessandra (2016). « “Traduit par l'auteur”. Sur le pacte autotraductif ». In : FERRARO, Alessandra ; GRUTMAN, Rainier (dir.). *L'Autotraduction littéraire. Perspectives théoriques*. Paris : Garnier, p. 121-140.
- GROUPE AUTOTRAD (2007). « L'autotraduction littéraire comme domaine de recherche ». *Atelier de traduction*, 7, p. 91-100.
- GRUTMAN, Rainier (2009). « Self-translation ». In : BAKER, Mona ; SALDANHA, Gabriela (eds.). *Routledge Encyclopedia of Translation Studies* (2nd edition). Londres : Routledge, p. 257-260.
- JUNG, Verena (2002). *English-German Self-Translation of Academic Texts and its Relevance for Translation Theory and Practice*. Francfort [...] : Peter Lang.
- LEDERER, Marianne ; SELESKOVITCH, Danica (1984). *Interpréter pour traduire*. Paris : Didier.
- LÓPEZ LÓPEZ-GAY, Patricia (2005). *(Auto)traducción y (re)creación*. Un pájaro quemado vivo, de Augustín Gómez Arcos. Almería : Instituto de Estudios Almerienses y Diputación de Almería.
- (2007). « Sur l'autotraduction et son rôle dans l'éternel débat sur la traduction ». *Atelier de traduction*, 7, p. 131-144.
- MAVRODIN, Irina (2007). « L'autotraduction : une œuvre nonsimulacre ». *Atelier de traduction*, 7, p. 51-56.
- OUSTINOFF, Michaël (2001). *Bilinguisme d'écriture et auto-traduction (Julien Green, Samuel Beckett, Vladimir Nabokov)*. Paris : L'Harmattan.
- PARCERISAS, Francisc (2002). « Sobre la autotraducción ». *Quimera*, 210, p. 13-14.
- RECUENCO PEÑALVER, María (2011). « Más allá de la traducción: la autotraducción ». *Trans*, 15, p. 193-208.
- REISS, Katharina ; VERMEER, Hans J. (2013 [1984]). *Towards a General Theory of Translational Action: Skopos Theory Explained*. Tr. Christiane Nord. Londres : Routledge.

- SANTOYO, Julio-César (2002). « El reto del trasvase cultural: cuando el autor es también el traductor ». In : CÓMITRE NARVÁEZ, Isabel ; MARTÍN CINTO, Mercedes (dir.). *Traducción y cultura. El reto de la transferencia cultural*. Málaga : Libros ENCASA Ediciones y Publicaciones, p. 143-168.
- SPERTI, Valeria (2014). « Autotraduction et figures du dédoublement dans la production de Nancy Huston ». *Tradução em revista*, 16 (1), p. 69-82.
- SPERTI, Valeria (2017). « L'autotraduction littéraire : enjeux et problématiques ». *RIEF – Revue italienne d'études françaises*, 7. <<https://doi.org/10.4000/rief.1573>>.
- TANQUEIRO, Helena (1999). « Un traductor privilegiado: el autotraductor ». *Quaderns. Revista de Traducció*, 3, p. 19-27.
- WAGER, Elizabeth (2015). « Why is redundant publication a problem? ». *The International Journal of Occupational and Environmental Medicine*, 6 (1). <<http://www.theijoem.com/ijoem/index.php/ijoem/article/view/530/579>> (07.11.2018).